

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 www.hippodromedouai.com
 hippodrome
 douai scène nationale

CHE (2) : GUÉRILLA

Steven Soderbergh

Né le 14 janvier 1963 à Atlanta (États-Unis) Ses études achevées, Steven Soderbergh multiplie les activités artistiques : il travaille comme monteur indépendant à Hollywood, écrit des scripts, tourne des courts métrages et monte une maison de production vidéo.

Le tournage du court-métrage *Winston* lui permet, en 1989, de financer *Sexe, mensonges et vidéo*, variation audacieuse sur la vie amoureuse et sexuelle récompensée par une Palme d'Or.

Peu tenté par les sirènes commerciales, le cinéaste tourne alors d'ambitieux projets, du thriller existentiel (*Kafka*, 1991) au drame situé en pleine période de Dépression (*King of the Hill*, 1993), en passant par le cinéma expérimental (*Schizopolis*, 1996). Échecs commerciaux, ces films achèvent néanmoins d'imposer l'homme comme l'un des cinéastes les plus doués de sa génération.

Développant au fil des films un style de mise en scène légèrement sophistiqué, Soderbergh emprunte la voie d'un cinéma plus traditionnel avec le film policier *Hors d'atteinte*, porté par George Clooney et Jennifer Lopez, et le film noir *L'Anglais*, tout en s'accordant le privilège d'une liberté artistique totale (la radiographie désespérée du monde de la drogue avec *Traffic*, 2001).

En 2000, Julia Roberts dans la peau d'*Erin Brockovich* permet à Steven Soderbergh de remporter son premier succès populaire. Le cinéaste s'engouffre alors dans la voie d'un cinéma à la fois populaire et classique (le film de braqueurs *Ocean's Eleven* et ses suites (*Ocean's 12*, *Ocean's 13*). Réputé pour son indépendance, il confirme une nouvelle fois un vrai goût pour l'éclectisme en signant entre-temps la comédie expérimentale *Full Frontal* et le film de science-fiction *Solaris*.

Producteur hyperactif via sa société Section eight qu'il a monté avec son complice George Clooney, il ne délaisse pas pour autant sa carrière de réalisateur. Après avoir tourné l'un des segments du film à sketches *Eros*, il met en scène *Bubble*, un drame expérimental à petit budget qui défraya la chronique en sortant simultanément en salles et en DVD aux États-Unis. Puis il retrouve Clooney acteur pour *The Good German*, un thriller romantique se déroulant pendant la Seconde Guerre Mondiale.

En 2008, Soderbergh présente son biopic sur Che Guevara (*Che - 1^{re} partie : L'Argentin, Che - 2^e partie : Guérilla*) en compétition à Cannes.

2008 (sortie France : 28 janvier 2009) - États-Unis / Espagne / France - couleur - 2h05 - V0

film de **Steven Soderbergh**

scénario : **Peter Buchman** - image : **Peter Andrews** - montage : **Pablo Zumarraga** - premier assistant réalisateur : **Joseph P. Reidy** - décors : **Antxon Gomez** et **Philip Messina** - costumes : **Bina Daigeler** - musique : **Alberto Iglesias** - son : **Larry Blake, Marc Orts** et **Aitor Berengher** - directeur artistique : **Juan Pedro De Gaspar** - maquillage : **Oscar Del Monte** et **Nacho Diaz** - production : **Laura Bickford Productions** et **Morena Films** - producteurs : **Laura Bickford** et **Benicio Del Toro** - distributeur : **Warner Bros.** avec : **Benicio Del Toro** (Ernesto «Che» Guevara), **Carlos Bardem** (Moises Guevara), **Demian Bichir** (Fidel Castro), **Joaquim de Almeida** (Barrientos), **Eduard Fernandez** (Ciro Algaranz), **Marc-André Grondin** (Régis Debray), **Oscar Jaenada** (Dano), **Khalil Mendez** (Urbano), **Elvira Minguez** (Celia Sanchez), **Jordi Mollà** (le capitaine Vargas), **Ruben Ochandiano** (Rolando), **Julia Ormond** (Lisa Howard), **Gaston Pauls** (Ciros Bustos), **Jorge Peruggoria** (Joaquin), **Lou Diamond Phillips** (Mario Monje), **Franka Potente** (Tania), **Armando Riesco** (Benigno), **Rodrigo Santoro** (Raul Castro), **Yul Vazquez** (Alejandro Ramirez), **Matt Damon**.

BENICIO DEL TORO - PRIX D'INTERPRÉTATION MASCULINE - CANNES 2008.

J'ai eu envie de consacrer un film (ou deux) au Che, non seulement parce que sa vie a des allures de roman d'aventures, mais parce que je suis fasciné par les défis techniques qu'entraîne la mise en application d'une vision politique de grande envergure. J'avais envie d'illustrer en détail les efforts psychiques et physiques que nécessiterent ces deux campagnes ; de montrer le processus par lequel un homme doté d'une volonté indomptable va découvrir sa capacité à inspirer et mener d'autres hommes. Le Che ne l'aurait sans doute jamais admis, mais le style compte. Il compte assurément dans un film, et il est un élément crucial dans la compréhension de ces deux films.

Che, 1^{re} partie - L'Argentin est encadré par des images de la visite du Che à New York en 1964. C'est au cours de ce voyage que celui-ci exprima, sur la plus grande scène du monde, son mépris pour l'impérialisme et pour tous les pays d'Amérique Latine qui se plieraient aux demandes des États-Unis. Le corps du film évoque la Révolution Cubaine à travers le regard du Che. Les cadrages en Cinémascope et le formalisme des compositions préfigurent l'issue de cet affrontement classique entre oppresseur et opprimé. Mais combien sommes-nous à connaître le pourquoi, le comment et les acteurs de la Révolution Cubaine ?

Che, 2^e partie - Guérilla est une fuite en avant au fond d'un cul-de-sac idéologique. Son style visuel nous indique que tout peut y arriver à tout moment. La fin reste imprévisible, et lorsqu'elle survient, on doit encore se demander si l'épilogue de cette histoire n'est pas le prologue d'une autre.

Steven Soderbergh

Le Che, suite. Plus envoûtante encore que le premier volet. Normal : les défaites sont souvent plus intéressantes que les victoires. Celle de Bolivie, là où le Che a débarqué incognito pour répéter ce qui s'est passé à Cuba, est une véritable déroute. Un désastre de guérilla. Plusieurs raisons l'expliquent : le campement et la présence du Che découvert plus tôt que prévu, le non-soutien du PC bolivien, le manque de contact avec le réseau urbain, l'exfiltration manquée et l'arrestation de deux compagnons, dont Régis Debray...

Pourtant, même quand la situation est objectivement désespérée, quelque chose pousse encore Guevara et ses hommes. Leur conviction tenace les mène au jusqu'au-boutisme. Les coups au moral ne sont que passagers, l'ascèse révolutionnaire excluant le doute et l'émotion. À Cuba aussi, le combat était inégal, alors tout reste possible. Les deux films sont ainsi liés, et Soderberg fait en sorte qu'ils se répondent en permanence. Celui-ci est malgré tout plus mental, plus asphyxiant. On y sent l'étau qui se resserre, le manque de force, les handicaps qui s'accumulent. Il y a du donquichottisme pathétique dans ces images de rebelles devenus des loques. Une horde d'hommes des bois hirsutes, malades et affamés, qui s'enfoncent dans un cul-de-sac.

Guérilla est au fond un grand film mystique. Avec un pur aux cheveux sales. Arrêtons-nous sur une scène très belle, à la fin. Le Che a été fait prisonnier, il gît dans une pièce désaffectée, ligoté. Un jeune militaire le surveille, ils échangent quelques

mots, le Che lui demande quelques taffes de cigarette, l'autre accepte. Au bout d'un moment, le Che lâche : « Détache-moi. » Stupeur du geôlier, qui sort et refuse désormais de rester seul avec lui, comme si le guérillero pouvait le contaminer par le seul pouvoir d'un mot ou d'un regard. Le Che selon Soderbergh, c'est ça : un monstre d'idéalisme qui peut tout, y compris faire croire qu'il n'y a pas de fin. Le comble, c'est qu'il avait vu juste : il continue de rayonner longtemps après sa mort.

Jacques Morice- Télérama

L'Argentin avait laissé Ernesto Guevara sur la route de La Havane en 1959, après la victoire du mouvement révolutionnaire. Dans ce second volet, nous retrouvons le Che des années plus tard, essayant d'étendre la révolution cubaine au continent sud-américain. L'approche de Soderbergh reste la même : refus du spectaculaire et de l'épique, description sobre et minutieuse du quotidien - souvent ennuyeux - des guérilleros... au risque, encore une fois, d'abandonner une partie de son public dans la jungle. Mais, avec *Guérilla*, le projet de Soderbergh prend vraiment tout son sens, s'imposant comme une oeuvre puissante, unique et surprenante. Le Che, symbole international d'héroïsme, est ici de plus en plus diminué, allant vers une mort inévitable. La révolution utopique et pleine d'espoir du premier opus se transforme en bain de sang inutile, en désillusion. Le propos dépasse finalement les questions politiques, devenant une réflexion sur l'échec et la mort. Même si le récit est plus linéaire et resserré, cette seconde partie est construite en miroir inversé de la première. Les paysans cubains soutenaient la révolution, les Boliviens rejettent les hommes du Che, considérés comme des étrangers. De même, alors qu'à Cuba le Che avait de plus en plus de nouvelles recrues, les guérilleros de Bolivie sont tués peu à peu, ou s'enfuient. Alors, que manquait-il à cette seconde guérilla, pourtant calquée sur le modèle de la première ? Des guérilleros plus nombreux ? Fidel Castro ? le soutien de la population locale ? Soderbergh nous laisse avec ces questions.

An. B - Fiches du cinéma

Voici donc *Guérilla*, deuxième volet du diptyque consacré par Steven Soderbergh au leader révolutionnaire Ernesto Che Guevara. Autant *L'Argentin* était un film d'action, une épopée qui retraçait la genèse et l'avènement de la révolution cubaine, autant celui-ci, situé quelques années plus tard en Bolivie, est un film lyrique et contemplatif, qui avance d'un seul bloc vers une fin tragique consignée par l'Histoire.

C'est le principe du diptyque que de proposer deux modes de représentation différents, entre lesquels circule une nuée de signes. Comme dans *Hunger*, de Steve McQueen - consacré à la grève de la faim et la mort du militant de l'IRA Bobby Sands -, celle-ci s'organise autour d'un parallèle qui s'impose, en filigrane, entre la foi révolutionnaire et la foi religieuse, et plus littéralement entre la vie du Che et celle du Christ. Dans un cas comme dans l'autre, une révolution qui a fédéré les masses s'est terminée, pour son instigateur, par un long calvaire assumé au nom de sa foi.

Cette disparité formelle entre les deux partis pris n'étonne pas venant d'un auteur qui, depuis son premier film (*Sexe, mensonges et vidéo*, 1989) n'a cessé de picorer dans la palette de genres que lui offrait le cinéma. Mais alors qu'on le savait joueur, qu'on l'imaginait, éventuellement, cynique, rien dans sa filmographie ne laissait soupçonner chez Soderbergh une telle propension au lyrisme. *Guérilla* est sans doute à ce jour son meilleur film.

Après une séquence d'introduction dans laquelle Che Guevara (Benicio Del Toro) apparaît déguisé en une sorte de haut fonctionnaire international, passant quelques derniers moments de tendresse en famille, il débarque à La Paz. Sans faire allusion à l'aventure congolaise du leader révolutionnaire, le film se concentre sur le dernier épisode de sa carrière : l'échec de la révolution qu'il tenta de mener en Bolivie.

Malgré un récit très dense, l'action ne tarde pas à se figer dans une sorte de surplace. Incapables de rallier à leur cause les paysans boliviens, traqués par les troupes armées gouvernementales et les Américains qui les soutiennent, Guevara et sa minuscule armée de guérilleros tournent en rond dans la forêt, rapidement condamnés à ne plus constater autour d'eux que défections, trahisons, à s'affaiblir inéluctablement.

Illumination mystique

Le film est ainsi tendu par la contradiction entre le cours de l'Histoire qui avance à toute vitesse et l'impression que les personnages du film, eux, sont prisonniers d'une sorte de présent perpétuel en décomposition. On a le sentiment de se trouver devant un tableau qui prendrait les couleurs sombres de la forêt, mais où perce parfois, entre les branchages, un rayon de soleil qui fait apparaître les guérilleros comme des éléments du paysage. Une belle manière de mettre en scène l'idée du collectif, consubstantielle à toute révolution, et l'humilité du révolutionnaire devant sa cause.

« Être révolutionnaire, c'est gagner ou mourir », s'exclame le Che, à deux reprises. L'issue du combat a beau être claire, rendre les armes n'est pas une option. À ce stade, l'engagement révolutionnaire apparaît comme une folie, une illumination mystique qui ne trouve sa justification que dans le devenir mythique du leader. C'est la faiblesse du film.

Elle n'en produit pas moins une scène formidable, digne de John Ford, celle de la capture du Che, qui commence avec un panoramique sur une unité de l'armée bolivienne rangée en ligne de bataille au sommet d'une colline, comme une tribu d'Indiens prête à livrer bataille. En contre-champ, seul face à eux, l'arme à la main, le Che devient une légende vivante.

Isabelle Regnier - Le Monde

CINEVÉNEMENTS

LE CHANT DES MARIÉES

MARDI 10 MARS À 14H15

film de Karin Albou

séance offerte par la CMCAS Nord/Pas-de-

Calais dans le cadre de la Journée de la femme

et suivie d'un débat avec la réalisatrice -

entrée libre